MISSIONS DU MACKENZIE

JOURNAL DU VOYAGE DE Mgr CLUT
AU TERRITOIRE D'ALASKA (ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE).

(Suite et fin[1].)

22 *mai.* — L'événement du jour, ce sont les discours qui ont été prononcés au Fort (Youkon). C'est M. Francis Mercier qui a parlé le premier, et tout comme l'eût pu faire un vieux Missionnaire; ensuite est venu le major Simpson, qui, après avoir traité la question des fourrures, a trouvé d'excellentes paroles à notre adresse. A mon tour, j'ai dit aux Indiens le but de mon voyage et de mon arrivée parmi eux, sans oublier de faire, en passant, l'éloge de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Le major, visiblement satisfait, crut alors n'en avoir pas dit assez en notre faveur; il prit donc encore une fois la parole pour affirmer hautement combien il était heureux de notre arrivée, et combien elle répondait parfaitement aux vœux de la Compagnie, le président de celle-ci nous ayant lui-même invités à nous établir dans le pays, afin d'en instruire les habitants et de faire d'eux tous des hommes et des chrétiens. Tout allait donc pour le mieux. M. Francis Mercier surtout nous inspirait une profonde estime et une vive reconnaissance : il se montrait pour nous excessivement bon et tout disposé à favoriser notre sainte entreprise.

23 *et* 24 *mai.* — La soirée d'hier a été intéressante;

[1] Voir le n° 46, juin 1874, p. 241.

nous y avons joui, M. Lecorre et moi, d'un spectacle nouveau. Le soleil était déjà très-avancé dans sa course, lorsqu'on vit apparaître à l'horizon un gros parti d'Indiens de la rivière Tananéin, se composant d'environ cent trente personnes et descendant le fleuve Youkon sur une flottille d'une soixantaine de canots. Les embarcations, placées de front sur une seule ligne, s'avançaient majestueusement en ordre de bataille ; mais les chants, où nous distinguions des voix d'hommes, de femmes et d'enfants, dans un vague lointain qui ne laissait arriver jusqu'à nous que des sons harmonieux, annonçaient des intentions pacifiques. Ces chants n'étaient interrompus que par des salves de mousqueterie auxquelles notre fort répondait par des salves pareilles, relevées de cinq minutes en cinq minutes par la voix relativement solennelle d'une petite pièce de canon dont les échos d'alentour se chargeaient de multiplier la puissance.

Malgré toutes ces démonstrations d'amitié, la confiance n'était entière de part ni d'autre. Du côté de la flottille, deux chefs se détachent en parlementaires et viennent débarquer à 200 mètres du fort pour s'assurer des dispositions qui règnent parmi les Indiens de Youkon. Ceux-ci, de leur côté, craignant quelque supercherie, se rangent en demi-cercle derrière nous et derrière le personnel du fort; plus d'un dissimule son fusil sans vouloir s'en séparer. Eux-mêmes, les blancs, sont si peu rassurés, qu'ils nous font signe de ne pas avancer témérairement, ainsi que nous commencions à le faire, entraînés par la curiosité.

Cependant les survenants, qui ont observé de loin notre attitude et celle de leurs délégués, descendent à terre et organisent leur marche, ou plutôt leur danse, car c'est par mille gambades qu'ils franchissent l'espace qui les sépare de nous. Les hommes se placent en avant, les

femmes et les enfants sont relégués en arrière : les premiers tiennent un faisceau de plumes d'une main, une branche de saule de l'autre, et ont la figure capricieusement bariolée de rouge et de noir. Dans cet ordre et dans cet accoutrement, ils procèdent par sauts et par bonds, se livrant à d'horribles grimaces, à des contorsions incroyables accompagnées de hurlements affreux ; on eût dit des possédés du démon.

Enfin, lorsqu'ils furent arrivés près de nous et eurent cessé leur tapage, nous nous avançâmes, MM. Mercier, Simpson, Lecorre et moi, pour leur toucher la main. A mesure que la cérémonie s'accomplissait pour chacun d'eux, ils prononçaient l'indispensable *marci* pour exprimer leur contentement ; et, si quelqu'un venait à l'oublier, aussitôt le voisin lui soufflait la formule ou le rappelait à l'ordre.

Après ces poignées de main, le premier chef de la tribu étrangère prononça son discours. Le grand chef de Youkon lui répondit avec beaucoup d'aplomb et d'emphase. Après eux, chaque chef de l'un et l'autre camp eut son tour de parole. Ne comprenant pas la langue, je concentrais mes réflexions sur les caractères extérieurs de cette éloquence indisciplinée. Je fus tout d'abord frappé du ton sur lequel ils le prennent avec leur auditoire. Pour ces orateurs naïfs, l'élévation de la voix n'admet pas d'autre mesure que l'étendue de celle-ci. Il faut crier à tue-tête ou bien ne pas s'en mêler. Naturellement, leur déclamation est accompagnée de beaucoup de gestes, dont quelques-uns paraissent expressifs et un grand nombre tout à fait burlesques. Ils se donnent un air fâché, courroucé à outrance, de sorte que, si vous n'entendez pas les gentillesses qu'ils se disent, vous croiriez qu'ils s'adressent de sanglantes menaces, et qu'à la fin de la péroraison ils vont tous s'entr'égorger sans pitié.

Dans son discours, le grand chef des Tananéins, en nous désignant de la main, demanda à M. Mercier ce qu'il pensait de nous; si nous étions dans le pays pour leur bien ou pour leur malheur, car aucun d'eux n'avait jamais vu de Prêtre. M. Mercier s'empressa de leur apprendre que nous ne venions que pour leur faire du bien et que nous ne leur demandions absolument rien en retour, que j'étais le plus grand homme du pays, qu'à côté de moi, eux tous, et lui-même, qui leur parlait, n'étaient que des enfants ; que le président de la compagnie d'Alaska m'avait appelé dans leur propre intérêt et qu'il comptait sur leur empressement à profiter de ma présence.

Je confirmai ces paroles, du moins en ce qui concerne notre dévouement absolu aux intérêts de nos chers Indiens. je dis que mes Missionnaires et moi, nous nous étions engagés à rester toute notre vie au milieu d'eux, que j'y étais depuis seize ans et que je voulais y demeurer jusqu'à la mort, sans autre but que de leur faire du bien et surtout de sauver leurs âmes.

Après ces déclarations de principes et cet échange de protestations d'amitié, MM. Simpson et Mercier firent au chef quelques petits présents consistant en pipes et en tabac, ce dont le chef fit aussitôt la distribution à ses hommes.

25 *mai.* — Nous n'avons rien pu faire, cela se conçoit, auprès de ces pauvres gens, ne connaissant pas leur langue et ne pouvant pas disposer de l'interprète du fort. Il m'a semblé, cependant, que les Tananéins se montrent moins inabordables que les habitants de Youkon ; eux du moins n'ont pas été prévenus contre nous par des fables ridicules. Quoi qu'il en soit : en somme, les obstacles à la conversion me semblent, ici, plus grands qu'ils n'étaient dans nos missions du Mackenzie, lorsque nous entreprîmes celles-ci. Des instincts matérialistes, une complète

indifférence pour les choses de l'esprit et les principes de morale, la polygamie et, par-dessus tout, les préjugés inspirés contre le Prêtre catholique par quelques prédicants de la « sainte réforme » : c'est là que nos efforts viendront expirer longtemps encore. Dieu veuille aplanir ces difficultés par sa grâce victorieuse et convertir à lui les cœurs de ces pauvres Indiens! En dépit de la puissance des ténèbres et de ceux qui lui servent d'instruments, je crois cependant que si un Prêtre catholique pouvait résider ici, les infidèles finiraient par se présenter en nombre pour embrasser la foi.

En attendant, nous sommes en pleine sauvagerie : jamais je n'ai vu des hommes si peu civilisés que ceux-ci. Si, au contact des blancs, ils n'ont pas amélioré leurs mœurs, ils n'ont rien non plus changé à leur costume. Une casaque en cuir, à pointe par devant et pointe par derrière; un pantalon du même, fermé par en bas et formant chaussure; c'est l'essentiel du costume pour les hommes. Une longue jupe, une sorte de mantelet et des mocassins; c'est le strict nécessaire pour les femmes. Mais hommes et femmes ont un goût prononcé pour les rassades ou verroteries, qu'ils prodiguent sur toutes les coutures et sur les bords de leurs vêtements. De plus, une femme ne réaliserait pas l'idéal d'une grâce parfaite, si elle n'avait pas le cou chargé de ces breloques, et le chasseur n'est vraiment présentable que si de gracieux dessins de perles décorent le fourreau de sa dague, de son fusil et les flancs rebondis de sa gibecière. Je me garde bien de donner ces accidents de la sauvagerie comme des signes auxquels elle est reconnaissable; la catégorie des sauvages prendrait une extension trop grande. Une fantaisie moins universelle que celle du galon, c'est celle de porter des cercles ou des anneaux suspendus à la cloison du nez : telle est ici la mode suivie par l'un et l'autre sexes.

26 *mai*. — Comme j'avais appris que le premier chef indien de la rivière Tananéin se proposait de partir, j'ai voulu lui parler sérieusement de religion. Il m'a répondu qu'il avait déjà rencontré trois fois le ministre de la religion protestante ; qu'à le voir et à l'entendre, il lui avait donné d'abord une demi-adhésion et puis avait cru de moins en moins à sa parole ; qu'au contraire, nous lui avions inspiré de prime abord une entière confiance, et qu'il se sentait disposé à recevoir comme certain tout ce que nous venions enseigner, malgré ce que les partisans du ministre disaient contre nous. Ces paroles étaient pour moi un rayon d'espérance, même déduction faite de ce qu'elles pouvaient avoir de politique dans la bouche de mon interlocuteur. Cet Indien est chef d'une nombreuse tribu, sur laquelle il exerce une grande influence : ce qu'il fera, sa tribu tout entière le fera. Mais, qu'il sera difficile de les instruire les uns et les autres! Non-seulement il faudrait avoir un Missionnaire ici à demeure pour les recevoir, mais il faudrait les aller chercher jusqu'au fort du Liard. Leur langage se rapproche beaucoup plus du montagnais que celui des Loucheux de Youkon. J'ai remarqué qu'ils ont les mêmes mots que les Montagnais pour exprimer les diverses parties du corps humain. Pour instruire ces Indiens, il faudrait qu'un Prêtre résidât au fort Alkirk, où la Compagnie veut établir un poste dès l'année prochaine, et un autre ici; ce dernier pourrait facilement remonter le Tananéin. Il ne devrait pas, en effet, compter de réunir les sauvages à Youkon pour un temps considérable, car la contrée n'est ni un pays de pêche ni un pays de chasse.

28 *mai*. — Aujourd'hui nous avons eu le bonheur de baptiser quatre enfants, du nombre desquels se trouve une fille du premier chef de Nuklukayet. La position élevée de cet Indien lui donne une grande influence;

l'entrée d'un membre de sa famille dans l'Eglise catholique est donc une précieuse acquisition. Les trois autres enfants appartiennent à un interprète, baptisé par les popes russes. Non content de faire baptiser ses enfants, celui-ci aurait voulu faire baptiser aussi sa femme; mais nous devions auparavant prendre le temps de l'instruire des vérités de la foi.

29 *mai*. — Hier et les deux jours précédents, nous avons vu un jongleur exerçant les fonctions de sorcier ou de médecin, car ici on ne distingue pas. C'est un spectacle curieux et affligeant tout ensemble. Le jongleur est entouré d'une grande partie de la tribu : il danse et s'agite violemment ; les autres l'accompagnent du geste, tout en le laissant dominer de la voix. Le jongleur ne se proposait rien moins que de faire sortir une petite pierre de la poitrine du patient, qui paraissait atteint de phthisie. Pauvres enfants ! quand est-ce que la vraie lumière viendra leur donner la science du salut et même, par surcroît, un peu plus de raison dans l'appréciation des causes et des phénomènes de l'ordre naturel ?

Aujourd'hui, petite alerte au fort : une rumeur vague attribuait aux Tananéins l'intention d'attaquer les gens de Youkon, de massacrer les blancs et de brûler le fort. Il paraît que, tout étant possible dans ces pays déserts et barbares, il ne serait point sage de mépriser tout à fait de pareils avertissements. J'avoue que, pour mon compte, je n'aurais point eu dans ce cas la prudence nécessaire. Ces grands danseurs n'avaient d'effrayant, à mes yeux, que leurs horribles grimaces, et en fait je les trouvais doux comme des agneaux.

Cependant l'interprète du fort, métis russe, qui n'avait pas précisément reçu la bravoure en partage, à force d'entasser révélations sur révélations, avait fini par faire partager ses craintes à MM. Simpson et Mercier. Les armes

furent chargées, les murs percés de meurtrières, tous les regards étaient aux aguets. Or, quand l'ennemi eut bien dansé et bien chanté, il alla paisiblement dormir dans ses couvertures.

Le lendemain, le chef des Tananéins qui, par parenthèse, avait présenté son petit garçon au baptême, eut vent des précautions prises contre lui et il s'en plaignit avec amertume. Il était étonné, disait-il, d'apprendre qu'on lui supposait des intentions hostiles; qu'il n'avait pas même eu la pensée de faire le moindre mal aux Indiens du fleuve Youkon ni aux habitants du fort; qu'il aimait ceux-ci parce qu'il en était bien traité; qu'il avait remarqué en vérité une grande jalousie chez les Indiens, mais qu'il ne leur voulait aucun mal pour cela.

30 *mai*. — Je me suis séparé aujourd'hui de mon compagnon de voyage. Une occasion de descendre le fleuve s'étant présentée, M. Lecorre en a profité pour aller dans cette direction reconnaître le pays et ses habitants, tandis que j'explorerai la contrée dans une direction différente. De nos observations comparées devra sortir le choix du poste le plus convenable pour notre établissement d'Alaska.

1er *juin*. — Les Indiens, au milieu desquels je vis, témoignent toujours, à mon égard et à l'égard des vérités que je leur annonce, d'une répulsion obstinée, par leur air sournois et par la réserve affectée dans laquelle ils se tiennent. J'affecte également, depuis quelques jours, de faire peu de cas de leurs personnes; j'espère mieux réussir en humiliant leur orgueil qu'en les recherchant avec trop d'empressement. J'ai cependant aujourd'hui fait appeler trois familles, qui m'avaient promis de faire baptiser leurs enfants. Je les ai, en effet, baptisés au nombre de huit.